

De l'étable à la table

Contribution filmique de Mark M. Rissi, cinéaste, à l'occasion du 14^e Congrès de la Protection Suisse des Animaux PSA sur les animaux de rente *Bien-être animal, consommation et éthique*, le 1^{er} mars 2012, Olten

Nos comportements quotidiens en matière d'achats et de consommation déterminent les conduites des producteurs de denrées alimentaires, respectueuses ou brutales vis-à-vis de la nature et des animaux. Nous ne devrions pas fermer les yeux face aux excès de notre société de consommation. Heureusement, en ce qui concerne la manière de traiter les animaux, le sens de la responsabilité est souvent plus développé en Suisse qu'à l'étranger. Ceci est dû, d'une part, à la politique et à la législation et d'autre part, à l'engagement personnel des producteurs. Mais le marché n'est pas protégé et nous nous trouvons en concurrence avec les produits bon marché des pays frontaliers. Selon les calculs effectués sous la direction du professeur d'économie Mathias Binswanger, les foyers suisses ont consacré, l'année passée, entre 900 millions et 1 milliard de francs à l'achat de viande à l'étranger. Cependant, les produits bon marché sont souvent le résultat, non seulement des écarts monétaires, mais surtout de traitements brutaux infligés aux animaux. Ceux qui condamnent ces pratiques doivent presque toujours mettre davantage la main au porte-monnaie. La question est simple: la protection des animaux vaut-elle quelques centimes ou même quelques francs de plus par achat ? De plus en plus de spécialistes déclarent que la commercialisation de produits labellisés est la seule chance pour l'avenir de l'agriculture suisse.

Mais le sentiment d'empathie pour les autres créatures reste trop souvent lettre morte. Par exemple, en ce qui concerne l'engraissement des volailles, nous parlons d'«engraissement des poulets» en pensant déjà à leur chair alors que l'animal est encore en vie.

Dans les années cinquante, les poules pondeuses et les poulets à l'engraissement étaient encore élevés de manière naturelle, mais, aujourd'hui, les races de poules destinées à ces deux objectifs sont devenues les victimes de l'idée de rendement. D'un côté, ces poules sont élevées dans le but de produire rapidement de la viande, de l'autre dans le but de produire des œufs. Les hybrides destinées spécialement à l'engraissement doivent prendre du poids aussi rapidement que possible, tout en transformant leur nourriture de manière optimale et les pondeuses doivent pondre beaucoup d'œufs. A peine sortis de la coquille, les poussins sont triés. Ce processus est nommé sélection des sexes. Un spécialiste sépare les poussins selon leur sexe. Ceux qui sont utilisables vont dans le bac de gauche, les autres vont dans le bac de droite. En effet, seuls les animaux femelles offrent un intérêt. Les mâles sont superflus. Chaque année, en Suisse, deux millions de poussins mâles sont tués. On ne veut pas d'eux chez les poules élevées pour la ponte. Au bout d'une année, la poule a bien pondue 330 œufs. Les œufs doivent être robustes et, surtout, calibrés. Et donc, lorsque, au bout d'un an, les coquilles perdent de leur résistance, on tue la poule. Environ un million de poules sont éliminées par gazage ou par tout autre procédé. Actuellement, environ 50% de ces poules sont transformées en bouillon. C'est le GalloCircle, qu'on doit à une entente

entre les producteurs d'œufs qui s'efforcent activement de tirer parti des poules pondeuses en les transformant en soupe. Les grands abattoirs ayant mis fin à leur participation, il a fallu trouver des solutions avec des installations mobiles de gazage.

En Suisse, dans les chambres froides, sont actuellement stockés entre 4'000 et 5'000 tonnes de viande de porc. La vente se ralentit en dépit d'actions permanentes. Alors que les morceaux nobles comme les rôtis, les côtelettes et les tranches se sont bien vendus, il n'en est pas allé de même pour la vente de viande à transformer en chair à saucisse ou en viande hachée, selon le *Blick am Abend* du 2 novembre 2011. Selon ce journal, il ne fallait pas s'attendre à une amélioration, d'autant plus que la saison des grillades était passée. Et une exportation impliquait une forte réduction des prix. Ces dernières années, les prix des porcs d'abattage, qui sont en baisse constante, ont conduit les éleveurs de truies à rationaliser leurs entreprises et à chercher à augmenter leur productivité. On s'est mis à élever des truies reproductrices d'un haut niveau de rendement. Pour l'éleveur, c'est naturellement un avantage. Il peut ainsi gagner plus d'argent, mais pour la truie et ses petits, c'est une catastrophe. Les truies sont aujourd'hui élevées de manière tellement forcée qu'elles mettent souvent bas davantage de porcelets qu'elles ne peuvent en nourrir. En conséquence, les porcelets sont mal développés et les mères épuisées. Même en Suisse, il arrive déjà souvent que, dans une portée, le nombre de porcelets nés vivants dépasse le nombre de mamelles disponibles. La truie doit produire 10 litres de lait par jour pour nourrir correctement ses petits. Ceci correspond à la quantité de lait que donnait une vache laitière moyenne, il y a 40 ans. Donc épuisée, la truie maigrit et il n'est pas étonnant que ces truies finissent à l'abattoir au bout de deux ans. Avec l'augmentation des portées, les poids de naissance sont de plus en plus variables.

Les animaux chétifs sont éliminés, on les tue en les frappant contre un mur. Certains paysans retirent les porcelets d'une certaine taille relativement tôt ou placent les plus petits en allaitement artificiel où des machines remplacent la mère en leur distribuant du lait chaud à heures fixes, toutes les demi-heures ou toutes les heures. Il est certainement préférable d'aider ces porcelets à survivre, mais on s'attaque là à un symptôme et non aux causes. Les truies devraient mettre bas juste le nombre de petits qu'elles peuvent élever de manière naturelle.

Ce sont la brutalité et la recherche du profit qui déterminent la plupart du temps notre comportement envers les animaux. Mais les arrière-plans et les conséquences de la «production industrielle» de nos animaux de rente constituent un sujet qui, heureusement, intéresse un nombre croissant de personnes.